

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Table with 2 columns: Subscription type (e.g., Trois mois, Six mois, Un an) and Price.

Word, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, etc. Le prix des Abonnements est payable d'avance.

Table with 2 columns: Service (e.g., 3 0/0, 4 1/2) and Amount.

Table with 2 columns: Actions (e.g., Banque de France, Crédit foncier) and Value.

Table with 2 columns: DEPECHES COMMERCIALES (e.g., Change sur Londres, Café good fair) and Price.

Dépêches de MM. Schlagenhauffen et Co. représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymoult.

Ventes 400 balles. Marché très-ferme. Liverpool, 27 juin.

New-York, 27 juin. Recettes de quatre jours 4,000 D.

ROUBAIX 27 JUIN 1877.

Bulletin du jour

« On ne doit aux morts que la vérité ! » a dit un jour un humoriste connu. Si l'on suivait ce précepte...

Notre oraison funèbre est courte, on le voit; nous insistons d'autant moins, il est vrai, que, pendant la période électorale, nous aurons à revenir plus d'une fois sur cette impuissance notoire...

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 28 Juin 1877

LA PRINCESSE OGHÉROF

PAR HENRY GUYVILLE XVI (Suite.) La princesse s'accoutuma à passer le plus clair de son temps avec sa sœur...

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Table with 2 columns: Type of insertion (e.g., Annonces, Réclames) and Price.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du Journal, à Lille, chez M. GUARIN, Libraire, Grand-Place, à Paris, chez MM. HAYAT, LAFFITTE, etc.

objet le développement des affaires du pays. On demandait à Sieyès, ce qu'il avait fait sous la terreur.

Il dépend maintenant des conservateurs, que le gouvernement ne peut pas sauver malgré eux, de faire que la Chambre qui viendra ne soit point l'avènement légal du radicalisme.

Avant le 16 mai, les conservateurs ne se faisaient pas faute de dire : Le gouvernement nous abandonne. Depuis le 16 mai, le gouvernement s'est montré.

Il a ouvert la grande souscription de la défense sociale. Chacun doit apporter son obole en argent, en influence, en dévouement personnel, en talent et en travail.

M. Grévy a fait précéder de quelques paroles la lecture du décret de dissolution. Il a félicité la Chambre des députés de n'avoir pas cessé un seul jour de bien mériter de la France et de la République.

Les chants sacrés montèrent sous les voûtes. Beaucoup pleuraient, d'autres avaient l'air hébété, comme sous le poids d'une émotion trop forte.

« Tu as entendu, toi ? » disaient-ils à ceux qui sortaient. Et, sur leur réponse affirmative, ils touchaient la terre du front en bénissant Dieu et l'empereur, leur père.

« contre les intentions pacifiques du ministère actuel français, les vrais et meilleurs manutengoli de la Gazette de l'Allemagne du Nord, les alliés de tous ceux qui poussent à la guerre contre la France, qui ne demande, qui ne veut et qui n'a besoin que de la paix. »

« Le signe de Cain de l'abjection du parti républicain français est sa bassesse devant l'étranger, qui s'est tant fait jour dans le discours de M. Gambetta. La passion du kulturkampf a ravi complètement à ces gens leur fierté et leur conscience individuelle dont les Français font un si grand cas. »

« On sait qu'une allocution a été adressée par le Pape Pie IX aux cardinaux réunis dans le palais du Vatican le 22 de ce mois, à propos de son cinquantième anniversaire. En voici les principaux passages : « Qu'est-ce que cette extraordinaire ardeur des fidèles, cet empressement et cette constance si remarquables, ce grand zèle à adoucir les épreuves du Père commun, à venir en aide par des offrandes à ce Saint-Siège apostolique et à défendre sa cause, à protester contre les injustices qui l'affligent et à implorer la clémence divine, enfin à entreprendre auprès de lui d'incessants pèlerinages; qu'est-ce que cette ardeur et ces continuelles sollicitudes montent, qu'indiquent-elles au monde, quel est leur objet et quel est le but auquel elles tendent ? Elles démontrent et confirment manifestement et abondamment le trouble et l'anxiété des fidèles, au sujet du Père commun soumis aujourd'hui, à une domination ennemie; elles ont la valeur d'un vrai et solennel suffrage universel par lequel le monde catholique tout entier signifie incessamment, à l'encontre des prétendus scrutins ou plutôt des mensonges de ce siècle, qu'il veut que le Pasteur suprême du troupeau du Seigneur préside en toute dignité, liberté et indépendance à l'Eglise. »

« Elle enseigne magnifiquement que l'Eglise catholique, assaillie de tant de manières iniques et avec tant de violence, et privée de tout secours extérieur, mais loin d'être jamais ébranlée ni vaincue, toujours redoublant d'efforts avec sa milice et accroissant de plus en plus ses forces, a ses racines dans le ciel, comme dit Chrysostome, et jouit d'une divine et immortelle vie, et elles confondent aussi les discours des impies qui ne craignent pas de dire que la Sainte Eglise du Christ a fini son temps, qu'elle n'a plus de force et que même elle se meurt. »

« Continons donc courageusement le combat entrepris avec les armes de notre milice, demeurons attachés au tant de sel, cela m'a coupé l'appétit. Mais, Dieu me pardonne, Marthe, vous avez un visage que je ne vous connais pas ! On dirait que vous avez la fièvre. »

« Je suis sortie à pied, aujourd'hui, répondit évasivement la princesse. — A pied ! par ce froid ? Voilà une fantaisie ! Et tant de monde dehors ! Quelle idée de sortir à pied justement aujourd'hui, avec tous ces sales paysans qui encombrèrent les rues ! »

« Une grande chose, oui : un grand trou à notre bourse ! Nous y perdons au moins vingt mille roubles de revenu. — Prince, il y a des points, dit Marthe, sur lesquels nous ne nous entendons jamais. »

« Eh bien, lui dit-elle, comment cela s'est-il passé ? — C'était assommant, dit-il avec un bâillement d'ennui; il faisait une chaleur atroce, et puis, tant de pain et

« M. Gambetta a prononcé dimanche, son discours annuel au banquet du général Hoche. Nous nous sommes toujours demandé d'où provenait le culte que professe M. Gambetta pour le général Hoche. L'histoire de Gambetta n'a jamais pu nous éclairer sur l'affinité qui existe entre l'honnête et courageux soldat républicain de 92 et le prudent dictateur de 1871. Peut-être M. Gambetta prétend-il au nom de « Carnot moderne » ; il y a pourtant une différence entre Carnot et M. Gambetta : s'est que Carnot avait organisé la victoire, et M. Gambetta s'est contenté d'organiser la défaite. »

« Le discours de M. Gambetta est absolument insignifiant. L'honorable député a réfléchi que demain il redeviendrait un simple citoyen, soumis à l'égalité devant la loi, et il est devenu beaucoup plus réservé dans son langage. Le vote du 22 juin a détruit les privilèges d'impunité dont abusent les factieux de la prorogation. M. Gambetta a compris cette responsabilité nouvelle. Nous ne relèverons de ce discours que deux ou trois aveux, précieux à recueillir. M. Gambetta a cru faire éloge du suffrage universel en proferant ces paroles : Depuis les débuts du suffrage universel, messieurs, si y a eu l'envahissement, la mutilation de la patrie, et, maintenant, il n'est pas un citoyen qui n'ait le secret instinct que la République est le gouvernement nécessaire de la France. »

« Oh ! l'admirable logique ! L'orateur a fait ensuite justice de la République conservatrice chère à M. Thiers ; il a déclaré que c'était la plus ridicule utopie : Messieurs, il est si vrai que la République, en France, ne se fondera, ne s'établira, ne portera ses fruits qu'avec des républicains, que la France, consultée le 30 février 1876, avait nommé des républicains sincères et loyaux, et que ces républicains sont — chose heureuse et admirable entre toutes — plus unis après quinze mois qu'au jour même du scrutin national. »

« On n'a jamais dit plus clairement que la République de MM. Naquet, Duportal et Barodet avait dévoré, pendant la législature de 1876 et 1877, la République de M. Thiers et Léon Renault ! Rabagas, q-d-a peur de payer cinquante centimes s'il prononce le nom de Dieu, a terminé par un appel « au destin » qui se « chargera de régler les convoitises et les espérances » des hommes du 16 Mai. M. Gambetta a raison de ne jamais prononcer le nom de Dieu : Dieu n'a rien à voir dans ses affaires et dans celles de son parti. Le « destin » qu'il invoque, nous le connaissons bien : c'est le mauvais destin de la France. »

« M. Gambetta, qui, depuis le discours de M. Decazes, est obligé de déguiser ses appels à la guerre étrangère, les a enveloppés dans la périphrase suivante : La France dira surtout qu'elle veut la paix assurée au dedans comme au dehors, la paix mise à l'abri de tous les périls et de toutes les compromissions. Car, messieurs, s'il y en

« C'est ma chute que vous poursuivez, lui dit M. Gambetta, je vous préviens que vous ne l'aurez pas facilement; c'est plutôt à vous de prendre garde. Qu'étee-vous, après tout, ici au milieu de nous ? Vous êtes un factieux. »

« — Ou allez-vous ? lui dit M. Gambetta ; vous n'êtes pas libre de faire ici ce qu'il vous plaît. — M. Jules Simon se croit prisonnier de la délégation ; il essaye de calmer ses collègues ; il leur dit qu'il faut réfléchir, que les mesures extrêmes sont toujours mauvaises ; que les circonstances sont graves et solennelles. Il

« Après un court silence elle ajouta : — Mais ce n'est pas fini. — Le plus fort est fait, ma tante, dit Michel ; l'enlèvement de leur triomphe était seul seul à redouter. Puisqu'ils ont su rester dans les bornes de la modération au moment même de l'ivresse, qu'aurions-nous à craindre maintenant ? — Leur triomphe ? répliqua Marthe d'une voix dédaigneuse; beaux triomphe ! tout en jouissances négatives : ne plus être fatigué, ne plus être rançonné, ne plus être traité comme un chien, — fortes têtes, en vérité, que celles qui résistent à de tels enlèvements ! (A suivre);

« qui ont besoin de dire qu'ils ne veulent pas la guerre, nous républicains nous n'avons pas besoin de le dire : tout le monde le sait. Tout le monde sait aussi que M. Gambetta a ramassé le pouvoir au milieu de l'invasion étrangère, que la guerre qu'il a poursuivie en 1871 et qui lui a valu à l'étranger le surnom d'« OUBLANCIER » a coûté à la France, de l'aveu de M. Thiers, la moitié de l'indemnité de guerre et l'intégrité du territoire, sans parler des milliards qu'il a gaspillés, des innombrables citoyens qu'il a envoyés à la boucherie et au déshonneur », et des quarante mille francs qu'il doit encore, sur sa cassette personnelle, au Trésor !

« M. Jules Simon et M. Gambetta La Revue de France publie des souvenirs très-curieux sur Tours et Bordeaux pendant la guerre 1870-71. Nous en extrayons le passage suivant, qui est le récit d'une scène fort vive entre MM. Jules Simon et Gambetta, au sujet du décret qui contremandait les mesures dictatoriales prises à Bordeaux par M. Gambetta : « Dès qu'il avait eu son arrivée, M. Gambetta s'était, pour ainsi dire, rué sur lui avec une sorte de fureur. A l'hôtel Sarget, où M. Jules Simon nous avait dit qu'il s'était présenté tout d'abord au milieu de ses collègues, il y avait eu des scènes d'une violence inouïe. « Que venez-vous faire ici ? lui avait dit M. Gambetta; croyez-vous que nous avons besoin de vous et de votre décret? Nous connaissons l'état des esprits; nous savons ce qu'il convient de faire pour la République. La République a des ennemis dont nous voulons la préserver... C'est nous que cela regarde et non pas vous... Dans tous les cas, vous deviez vous concerter avec nous... Retournez à Paris avec votre décret... C'est à vous de baisser la tête, à nous de la lever... Nous n'avons point capitulé, nous... »

« M. Jules Simon, assis dans son fauteuil, pâle, défait, reçoit cette bordée sans mot dire. S'il essaye de répliquer, M. Gambetta lui coupe brusquement la parole. M. Crémieux s'en mêle et prétend encore que M. Jules Simon est envoyé par M. Jules Favre, pour obtenir sa déchéance. « — Vous parlez toujours de votre déchéance, dit M. Gais-Bizoin qui, du reste, est de l'avis de M. Gambetta. — Oui, je connais mon Jules Favre, reprend M. Crémieux. — Crémieux, l'amiral Fourichon et moi, écrit M. Gais-Bizoin dans sa Dictionnaire de ce jour, nous nous unimes « à M. Gambetta pour demander à M. Simon un sursis. »

« Sur cette question de sursis, la querelle se ralluma; M. Jules Simon considérait qu'il est de sa dignité de faire exécuter immédiatement le décret de Paris. « — C'est ma chute que vous poursuivez, lui dit M. Gambetta, je vous préviens que vous ne l'aurez pas facilement; c'est plutôt à vous de prendre garde. Qu'étee-vous, après tout, ici au milieu de nous ? Vous êtes un factieux. »

« — Ou allez-vous ? lui dit M. Gambetta ; vous n'êtes pas libre de faire ici ce qu'il vous plaît. — M. Jules Simon se croit prisonnier de la délégation ; il essaye de calmer ses collègues ; il leur dit qu'il faut réfléchir, que les mesures extrêmes sont toujours mauvaises ; que les circonstances sont graves et solennelles. Il

« Après un court silence elle ajouta : — Mais ce n'est pas fini. — Le plus fort est fait, ma tante, dit Michel ; l'enlèvement de leur triomphe était seul seul à redouter. Puisqu'ils ont su rester dans les bornes de la modération au moment même de l'ivresse, qu'aurions-nous à craindre maintenant ? — Leur triomphe ? répliqua Marthe d'une voix dédaigneuse; beaux triomphe ! tout en jouissances négatives : ne plus être fatigué, ne plus être rançonné, ne plus être traité comme un chien, — fortes têtes, en vérité, que celles qui résistent à de tels enlèvements ! (A suivre);

« Après un court silence elle ajouta : — Mais ce n'est pas fini. — Le plus fort est fait, ma tante, dit Michel ; l'enlèvement de leur triomphe était seul seul à redouter. Puisqu'ils ont su rester dans les bornes de la modération au moment même de l'ivresse, qu'aurions-nous à craindre maintenant ? — Leur triomphe ? répliqua Marthe d'une voix dédaigneuse; beaux triomphe ! tout en jouissances négatives : ne plus être fatigué, ne plus être rançonné, ne plus être traité comme un chien, — fortes têtes, en vérité, que celles qui résistent à de tels enlèvements ! (A suivre);

« Après un court silence elle ajouta : — Mais ce n'est pas fini. — Le plus fort est fait, ma tante, dit Michel ; l'enlèvement de leur triomphe était seul seul à redouter. Puisqu'ils ont su rester dans les bornes de la modération au moment même de l'ivresse, qu'aurions-nous à craindre maintenant ? — Leur triomphe ? répliqua Marthe d'une voix dédaigneuse; beaux triomphe ! tout en jouissances négatives : ne plus être fatigué, ne plus être rançonné, ne plus être traité comme un chien, — fortes têtes, en vérité, que celles qui résistent à de tels enlèvements ! (A suivre);